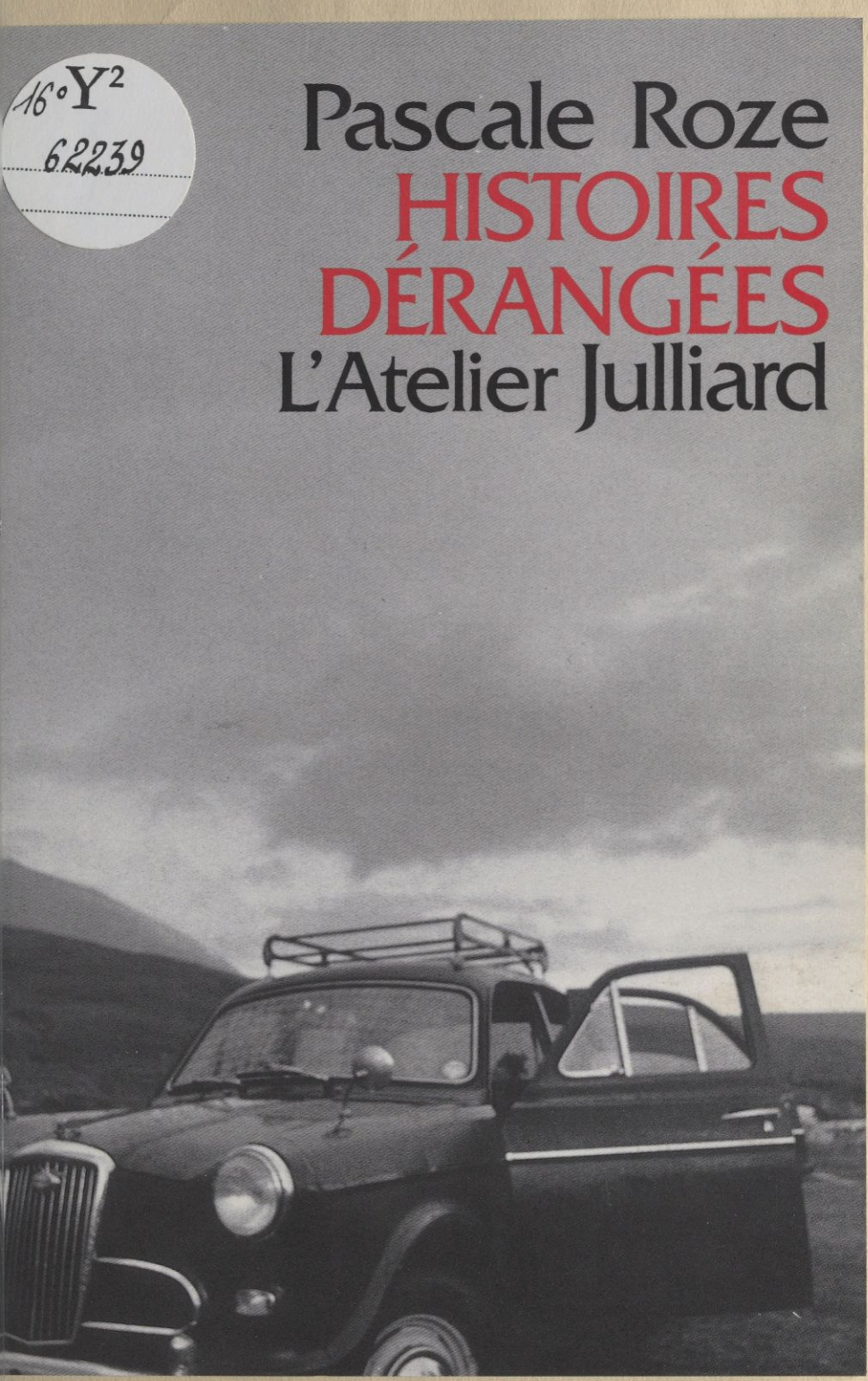
16°Y²
62239

Pascale Roze

HISTOIRES DÉRANGÉES

L'Atelier Julliard



Collection l'Atelier Julliard
dirigée par Jean Vautrin

16°Y2
62239

HISTOIRES DÉRANGÉES

1653240

PASCALE ROZE

HISTOIRES DÉRANGÉES

Nouvelles

ÉDITIONS JULLIARD
20, rue des Grands-Augustins
75006 Paris

DL-25011994-01136

© Éditions Julliard, 1994.



GLORIA

Dans un village près d'Épinal vit une vieille dame. Seule. Mari mort, enfants au loin. Oubliée là. Revêche. Tous les jours, elle fait la même promenade. Le soir, elle mange la même soupe sur une toile cirée à gros carreaux rouges et blancs, tandis que le coucou égrène son même mortel tic-tac. Pas d'animaux. Pas d'amitié dans ce village où elle n'a pas grandi, amenée là par son mari. Elle parle si peu que sa voix en est devenue bizarre, éraflée, comme déshabituée du langage, comme fatiguée par un effort trop grand. Peut-être est-ce pour cela que les enfants la craignent. Les siens lui envoient au nouvel an la même carte vide avec un sapin et de la neige collée, quand dans le village il y en a tant qu'on ne peut plus avancer. Sous le sapin, un message imprimé en lettres dorées : Joyeuses Fêtes, suivi d'une poignée de signatures, obole jetée à la va-vite, maigre pitance pour le cœur qui, de toute façon, s'est asséché depuis longtemps. Elle dépose la carte dans le poêle dont le mica brille fugitivement d'une clarté plus vive. Ainsi passe la Saint-Sylvestre.

GLORIA

Elle s'appelle Gloria. Qui le sait encore si ce n'est l'administration ? Les jours et les mois se suivent, les longues soirées tièdes, les bises coupantes, le gel, les grosses chaleurs. Même robe noire pour tout cela. Même regard voilé de refus. Gloria attend que ça finisse.

Seule tendresse : le potager. L'orange des potirons, le vert bleuté des choux, le carré de terre à sarcler. Gloria, du plus loin qu'elle se souvienne, a toujours aimé s'occuper des légumes. Le dehors plutôt que le dedans, la bêche plutôt que le balai. Quand les deux messieurs en complet-veston viennent la trouver, elle profite d'une journée de redoux pour semer des carottes de Hollande, hâtives, courtes, rondes et bien rouges. Comme ils craignent pour leurs chaussures cirées, elle doit les faire entrer. Sur la carte qu'ils déplient devant elle, ils indiquent du doigt sa maison. Elle pose ses vieilles mains terreuses sur les tracés délicats. Est-ce qu'elle comprend ? Sa maison est à l'orée du village, tournée vers les collines. Le nouveau plan d'aménagement du territoire prévoit le passage d'une route dans son jardin. Elle sera convenablement indemnisée. On prendra tout le devant, le pré, où son mari autrefois gardait un âne, peut-être même jusqu'au chêne dont les racines, de toute façon, seront sectionnées. Le potager est épargné. Pas la peine de parler. Il n'y a rien à dire.

Au soir, Gloria fait sa promenade. Le chemin de terre qui va doucement vers les collines, l'herbe poussant entre les ornières, jaunie par la neige, elle ne pensait pas qu'ils mourraient avant elle.

Les travaux commencent au printemps. Le bruit fait trembler les murs de la maison. La poussière colle aux

vitres. Gloria se réfugie dans son potager. Mais de temps en temps, elle vient voir. De loin, elle regarde les pelleteuses, les bulldozers, les ouvriers occupés à défoncer son jardin. C'est un spectacle, surtout les pelleteuses avec leur bras articulé. Elle s'asseoit à sa fenêtre, d'abord un peu, puis de plus en plus longtemps. Quelque chose la retient dans ce théâtre de la démolition. Le chêne n'a pas pu être sauvé. Ils l'ont tronçonné à la base. Ils l'ont encordé et l'ont fait tomber dans un grand fracas. Le ciel en est comme nu. Ils ont extrait la souche à l'aide de la pelleteuse. Quand s'en vont les ouvriers, quand s'en vont les villageois attroupés autour du chantier, Gloria sort à son tour. Elle inspecte la souche couchée sur le flanc, drôle de chevelure, drôle de couronne, les vers y sont restés. La boue partout.

Le printemps est pluvieux et les ouvriers ruissellent dans des cirés jaunes. Ils font de grands gestes, plus rapides, plus autoritaires que ceux des paysans. Dans leurs hautes bottes, on dirait une autre race d'hommes, supérieure. Le père et le mari travaillaient à garder la terre telle qu'ils l'avaient reçue de leurs parents. Et eux, voilà qu'ils commandent à leurs grosses machines, et que la terre, docile, s'ouvre devant eux, et que les paysans acquiescent, et que Gloria assise à sa fenêtre en sent comme un plaisir confus. Mètre à mètre, le tracé avance. L'été arrive. Dans la chaleur, c'est le goudron que l'on coule. Son odeur âcre imprègne les draps du lit de Gloria. L'air fume devant chez elle. La sueur goutte sur la peau des ouvriers qui manœuvrent délicatement le rouleau compresseur. Bientôt, une large bande d'asphalte d'un noir immaculé brille

sous le soleil à trois mètres de la porte d'entrée. On a mis un grillage le long du jardin devenu ridicule.

A présent, les ouvriers sont loin. Ils travaillent au pied des collines, dernier tronçon qui permettra le raccordement au réseau. Ils passent le matin, juchés sur leurs grosses machines. Gloria les attend. Elle guette l'arrivée de la caravane comme s'il s'agissait de quelques nouveaux Rois mages. Elle les suit des yeux. Quand ils ont disparu, le silence est plus lourd qu'autrefois, le vide, plus dense.

A la fin de l'automne, par une journée venteuse, on inaugure la route. Le maire coupe le ruban et le mousseux déborde. Les chapeaux volent dans les bourrasques. Gloria boit une coupe et les ouvriers trinquent avec elle. Elle rit gauchement. Le soir, il y a bal dans l'école. La musique vient par rafales jusqu'aux oreilles de Gloria, pelotonnée sous son édredon. Les ouvriers doivent danser dans leur costume du dimanche. Ils seront saouls, sûrement. Le père aussi se saoulait. Seule, les yeux ouverts dans le noir, Gloria entend crier son père. Il jure tout ce qu'il sait. Il fait ce que font tous les ivrognes, il frappe ce qui lui tombe sous la main, les meubles, la mère, qui crie elle aussi. Gloria s'est cachée dans la grange. Elle n'ose pas rentrer à la maison. Elle pleure parmi les râteaux. On n'oublie pas. On n'oublie jamais. A soixante-dix ans, on tremble encore. Et ces instants-là cachent les autres, ceux de l'insouciance, ceux où le père hissait la petite fille sur la charrette pleine de foin et où elle traversait le village comme une princesse, l'herbe séchée chatouillant ses cuisses nues. Le père houspillait l'âne. De trac-

teur, il n'a jamais eu. Le vent souffle, souffle sur la braise des souvenirs qui rougeoient tour à tour. Voici le père furieux parce qu'elle sort avec un garçon, un gars du village d'à côté. Et puis voici le bal, au soir du mariage, où il s'enivre comme un cochon. Et puis voici la nuit de noces, et dans les bras du mari, le visage rouge et suffocant du père qu'elle n'arrive pas à chasser. Et les deux fils qui viennent dans la douleur. Et le silence qui s'installe, épais comme une muraille, entre elle et le mari, entre elle et les fils devenus grands, entre elle et le reste du monde. Une vieille chose muette, Gloria. Une vieille chose muette qui ne dort plus. La musique s'est tue. Des voitures passent sur la route. Et puis plus rien. Le vent balaie le village. Seule résonne, tonitruante dans le vide de la nuit, la voix du père.

Le chèque d'indemnisation, elle le reçoit par une belle journée de mai, si belle et si douce dès le matin qu'elle en avait décidé de semer ses mange-tout. C'est une grosse somme, à laquelle jamais Gloria n'avait pris garde, malgré l'insistance des hommes en complet-veston. Si les enfants savaient, ils s'empresseraient de la lui soutirer. Elle les verrait insidieusement s'approcher, prétextant la difficulté d'élever des petits-enfants qu'elle connaît à peine, qu'elle n'a pas vus depuis leur six ou septième année, quand on les lui envoyait l'été pour respirer le bon air. Non, les enfants n'auront pas l'argent. Les belles-filles le jettent par les fenêtres et les petits ne finissent pas leur assiette. Elle tient le chèque dans ses mains, troublée, le contemple, le pose sur la table, le reprend, en oublie ses mange-tout.

Quand on vit dans un trou, que faire de tant d'argent ? Peut-être construire une serre ? Ne plus craindre les gelées, remplacer les bouts de plastique par de belles vitres avec système de chauffage ... Trop vieille pour cela. Trop vieille pour changer la minutieuse organisation de son potager. Aucun désir de confort, ni pour les légumes ni pour la maison. Les poêles font tout autant l'affaire que des radiateurs. Qu'est-ce qu'elle veut, Gloria ? Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir qui ait affaire avec l'argent ? Sur la route passe un gros camion à bestiaux. Puis une voiture, puis une autre. Pourquoi ne pas brûler le chèque, et se coucher sans y penser ? Elle s'est mise à la fenêtre, comme souvent depuis que la route est ouverte. Elle regarde disparaître au loin les petites lumières rouges, deux points mystérieux dans l'obscurité de la nuit maintenant tombée. Chaque voiture qui passe semble lui faire comme un adieu. Et dans cet adieu qui revient sans cesse, subitement, elle trouve la réponse.

Le lendemain, elle se rend à Épinal, se fait faire une paire de lunettes, et quelques jours plus tard, prend sa première leçon. Elle apprend chaque jour, en silence, maladroite et obstinée, ses mains aux ongles noirs crispées sur le volant, sous les fesses un coussin, comme pour une trop petite enfant. Péniblement, elle acquiert des réflexes dont elle ignore tout, la souplesse des pieds sur les pédales, la caresse des mains sur le levier de vitesses. Jusqu'au jour où elle embraye avec la même délicatesse que lorsqu'elle déterre les plants de géraniums, d'une soigneuse pression du pied sur la pelle, afin de ne pas briser les racines. Il lui faut

plus de cinquante leçons, et toute la patience un peu émue d'un moniteur pour une élève si vieille qu'il doit l'aider à sortir de la voiture. Dans l'autobus qui la ramène au village, Gloria prend mentalement la place du conducteur. Elle énumère un à un les panneaux de signalisation. A Épinal, autrefois, elle allait uniquement pour acheter des plants ou des semis et se contrefichait du voyage. Le moniteur dit que conduire, c'est la liberté. Drôle de mot. Quand elle obtient le fameux papier rose, elle lui demande conseil et choisit une Renault 5 GTR gris métallisé, qu'elle paie comptant, qu'elle veut tout de suite, si possible. Et puisque c'est possible, elle rentre chez elle en voiture.

Elle conduit prudemment. Elle tremble. Elle est fière d'elle, même si elle n'ose pas enclencher la quatrième vitesse. De loin, elle aperçoit sa maison, toute seule au bord de la route. C'est beau. Ce soir-là, après la soupe, elle contemple sa voiture grise garée sous la fenêtre, la caresse des yeux. Et pour la première fois depuis que ses garçons ne sont plus des petits à bercer, une tendresse rêveuse flotte sur son visage. Tard dans la nuit, elle reste là, immobile. Le poêle ronronne dans son dos. Un rayon de lune illumine la carrosserie. La voix du père s'est tue.

Désormais, tous les après-midi, Gloria prend sa voiture. Elle s'en va. Elle ne choisit pas ses itinéraires. Elle va n'importe où, au hasard de la route. La région est vallonnée. La forêt occupe le haut des collines, les champs le fond des vallées. Les promenades y sont très belles bien que le paysage soit, au fond, toujours le même. Ce qui compte, c'est rouler. Gloria a pris de